

**CHAPITRE 18**

**SUR UN PETIT AIR D'ACCORDÉON**

Au lendemain de notre ultimatum manqué, nous voilà appelés aux urnes pour désigner les représentants de la France au parlement européen, qui constitueront à eux tous un petit dix pour cent du total des députés. Dix pour cent eux-mêmes éclatés dans différents groupes, sachant que deux ou trois groupes seulement font la loi dans cet hémicycle. Une loi que ces députés n'ont de toute façon pas le pouvoir de proposer, mais bref, il nous faut paraître voter.

La perspective des élections avait naturellement ravivé les tensions d'ordre politique au sein des gilets jaunes. Une fois rapidement d'accord sur le fait de ne pas s'abstenir pour pouvoir tout voter sauf Macron, un grand nombre retourne dans sa première maison et n'en ressort que pour distribuer des tracts. « Votez RN, sinon Macron va gagner ! » « Jamais ! Votez Mélenchon, ça montrera qu'une opposition est possible à gauche. » « Vous n'y êtes pas, votez UPR ! Il faut sortir de l'Union européenne ! » « Certes, mais à ce compte-là on laisse Macron gagner ? », et la boucle est bouclée. Le dimanche soir, les résultats tombent. La consigne de ne pas s'abstenir a plutôt bien fonctionné, la participation est relativement haute et la liste de Jordan Bardella coiffe in extremis au poteau celle de Nathalie Loiseau. Le très jeune Bardella peut se vanter d'avoir damé le pion à une ancienne ministre, qui a mené la campagne la plus calamiteuse possible pour son ersatz de parti. Le fait d'avoir démarré la campagne le plus tard possible dans la foulée du one man show du « Grand débat », le refus de dévoiler son programme jusqu'à la dernière seconde et le renfort d'antiquités comme le triste Jean-Pierre Raffarin n'auront pas permis au parti présidentiel de s'offrir une victoire en bonne et due forme. Macron vit replié sur son cher bloc bourgeois, sa garde prétorienne et seule base stable connue à ce jour.

Le résultat concret de cette campagne médiocre ou aucun sujet important n'aura été abordé est bien terne. L'affrontement automatique entre Macron et Le Pen se profile pour 2022, avec le résultat que l'on sait, lui-même automatique, et en attendant un quart de nos députés européens sont fossilisés dans un groupe eurosceptique qui n'a pris sur rien au parlement européen, tandis que les députés macronistes intègrent un « puissant » groupe centriste. Ils sont d'ailleurs le bétail idéal pour regarder passer les lois de la Commission et recopier les amendements produits en série par les lobbies industriels qui ont pignon sur rue face au parlement.

La vraie vie reprend très vite son cours, il faut quand même un peu sortir et se changer les idées. Ce 27 mai au soir je suis au théâtre Michel, mais ce n'est pas pour voir « La Machine de Turing », spectacle récemment acclamé aux Molières. Ce soir ils font relâche, le théâtre était disponible et nous assistons donc à une séance impromptue, la première lecture d'une pièce écrite par l'un des nôtres, Jean-Baptiste Ponsot. Quand je dis « nous », c'est que toute une bande de Gilets jaunes a fait le déplacement à notre invitation à Mohamed et moi. Ce soir, on sort,

mais en réalité on ne se change pas vraiment les idées. Jean-Baptiste est un ami de Momo, l'un de ceux qu'il m'a déjà présenté et avec qui nous avons déjà partagé certains samedis. Je savais qu'il préparait quelque chose, j'avais un peu suivi ça au fur et à mesure. Momo avait assisté à une lecture chez l'auteur et m'avait dit que c'était fantastique. Le soir venu, nous faisons le pied de grue devant le théâtre pour accueillir nos connaissances. Benjamin est là, qui nous raconte qu'il vient d'avoir Lalanne au téléphone. Francis s'est dit absolument ravi de son demi pour cent, les 120 000 voix de sa liste « jaune » qui le placent très loin derrière le parti animaliste. Son bienfaiteur est beaucoup moins ravi du résultat, qui espérait une toute autre issue à cette aventure. L'histoire nous fait tous bien marrer en même temps qu'elle nous afflige, puis le spectacle commence. Ça s'appelle « Coupable de vivre ».

C'est une simple lecture, Jean-Baptiste est assis devant une petite table, le texte posé devant lui. L'exercice est un peu spécial, pas évident, mais il joue son texte au maximum et la pièce est un monologue, ce qui simplifie les choses. Il campe un manifestant qui revient d'un de nos actes et raconte ce qu'il a vu, il laisse aller ses pensées à des considérations profondes, très bien écrites, très bien dosées même si elles sont plus que radicales. Je n'ai rien noté, je le regrette, des quelques fulgurances (il faut paraît-il dire « punchlines ») dont le bougre a accouché et qui m'ont bien remué sur le moment.

Il a réussi à donner une forme dramaturgique à notre mouvement, pour la première fois me semble-t-il. Je l'entreprends sur la promotion à faire à sa pièce, d'autant qu'elle était filmée par trois caméras bénévoles, mais c'est un artiste maudit. Il ne jure que par les classiques, il est d'une intégrité qui confine à la paupérisation volontaire. En l'occurrence, j'ai justement besoin d'un metteur en scène pour l'un de mes événements d'entreprise dans lequel il me faut l'intervention d'un homme de théâtre. C'est bien payé, je lui propose de bon cœur mais l'animal le prend presque mal, jamais il n'ira se prostituer pour une boîte, d'ailleurs il n'a aucune idée de comment on fait. Son collègue Baptiste pas plus, qui ne jure que par Shakespeare dont il connaît par cœur chaque détail de chaque mise en scène, tel petit écueil dans telle traduction. J'adore les artistes, j'en fréquente énormément, et les plus intègres sont évidemment mes préférés mais là j'ai vraiment affaire à deux indécrottables, je n'insisterai pas.

Le lendemain, on est à nouveau sur le pont. Une réunion cruciale est organisée. Certaines figures sont là mais presque incognito. Benjamin tente de faire se rencontrer des pans du mouvement qui ne se sont pour ainsi dire jamais côtoyés. L'idée était qu'il y ait tout le monde, toutes les tendances, exceptions faites bien sûr des éléments connus comme perturbateurs, ou de ceux qui se déclarent un peu trop vite incompatibles avec trop de monde. L'élection nous a détachés, il faut maintenant qu'on se resserre, un peu comme un mouvement d'accordéon. Pourquoi ne pas tenter un coup de poker ?

Il est prévu que Momo modère et que je sois secrétaire de séance. Les gens arrivent et très vite on s'aperçoit qu'on va être très nombreux. Toutes les têtes brûlées du mouvement sont là, il y a évidemment aussi Faouzi, Priscillia, ainsi qu'Erika et Samy et des représentants de groupes très disparates qui s'appêtent à cohabiter le temps d'une soirée.

On voit arriver un grand blond aux cheveux longs, Thibaut, royaliste de son état, et membre des « Constituants du 91 ». En face, voici les « Cerveaux non disponibles » et des représentants d'autres groupes de la même mouvance. Coup de barre radical à gauche ! Sylvain Baron est au milieu de tout ça, blogueur sulfureux qui va jusqu'à se présenter devant une caserne de l'armée et demander à parler au colonel pour l'inciter à préparer le renversement de l'État. D'emblée, donc, on s'étripe sur le collectif Traoré et la question des banlieues. Ça, c'est fait. Puis on parvient malgré tout ce qui oppose les uns et les autres à avoir une discussion adulte, à s'écouter parler, et les différents avis sont respectés. Certains s'emportent, c'est bien normal, mais il n'y a finalement pas de place pour les clashes *entre nous*, et c'est un peu un petit miracle. Dans l'euphorie, les applaudissements nourris qui ponctuent les interventions les plus chaudes sont pourtant remisés au placard par l'aile gauche qui suggère l'applaudissement silencieux, ce petit signe des deux mains qui permet à l'orateur de ne pas être recouvert et prive surtout l'assistance d'un applaudimètre qui pourrait départager d'éventuels heureux gagnants.

Si j'en crois mon compte-rendu, cette réunion fut performante. On y a parlé de tout ou presque : le fiasco du samedi précédent, les manifestations à venir, de nouvelles méthodes pour l'organisation des défilés, notre rapport aux médias et aux forces de l'ordre, et toujours ce fameux débat entre l'horizontalité et la verticalité. Les partisans du spontanéisme sont les plus virulents, les plus exaltés, on peut s'y attendre, tandis que ceux qui défendent l'organisation sont par essence plus posés. Le mot « leader » reste à bannir, alors on parle de capitaines, de référents, et autres moyens de tourner autour du pot. Mais il y a un constat commun, sur lequel personne ne cherche à se voiler la face : les gens sont à bout de forces après tant de mois d'action soutenue, les plus gros relayeurs en région lâchent les uns après les autres, les ronds-points se démobilisent. La fatigue est en cause, mais aussi le sentiment que les choses n'avancent pas, que personne ne trouve la clé pour faire évoluer le mouvement. Il nous paraît évident qu'il faut amorcer une phase deux, mais laquelle, et comment ? On soulève quantité d'idées pour l'été qui s'annonce, pour ne pas se faire oublier, mais beaucoup se disent que les vacances nous seront peut-être fatales. Je savais qu'en 2013 un Français sur trois n'avait pas pris de vacances et je n'avais pas réactualisé ce chiffre. En 2019 c'est 44% (sic) mais la coupure estivale reste traditionnelle. Comment maintenir le cordon pour faire la jonction avec notre anniversaire, le 17 novembre prochain ? D'excellentes propositions fusent, qui ne seront jamais mises en application. On promet de se revoir dans les mêmes conditions, mais ce ne sera jamais le cas.

Le lendemain (décidément), je suis encore de sortie. Une réunion publique a lieu à Orléans, et Momo est attendu à la tribune. Je suis son chauffeur et nous passons à Bondoufle prendre Philippe Pascot, l'un des autres intervenants. Sur scène, les orléanais ont aussi droit à Éric Drouet, Jérôme Rodrigues et Laëtitia Dewalle. Dans la salle, John Barlou et Cat Antonio sont là pour assurer l'animation, tandis que je discute avec Érika. C'est ma première excursion extrarégionale depuis le début du mouvement et ça fait plaisir de voir qu'aucun membre du public n'a oublié son gilet, ce qui est loin d'être le cas dans les rencontres parisiennes. Les discussions de fin de réunion ne sont pas non plus les mêmes. Ils nous racontent leur détresse dans une région sinistrée, l'ombre d'Amazon qui plane sur le coin avec l'obligation de dire merci à la gentille boîte américaine qui vient proposer de l'emploi. J'ai vu les panneaux en arrivant dans la zone : « Amazon recrute dans votre région ». Ils ont oublié « à vil prix ! », et dans des conditions indignes. Mais c'est ça ou rien pour beaucoup de ceux qui nous racontent

leurs vies ce soir-là, et puis ces retraités paupérisés, cette France périphérique hyper dépendante de sa voiture et ce satané prix de l'essence qui leur a tous fait revêtir le gilet en premier lieu.

Ils sont heureux de voir « les Parisiens » débarquer dans leur ville et s'attardent longuement en selfies et photos de groupe avec ces figures qu'ils aiment tant, qu'ils respectent, pas seulement parce qu'ils les ont vues à la télé ou qu'ils suivent leurs lives sur Facebook, mais parce qu'ils ont vécu la même chose qu'elles dans leur centre-ville et que beaucoup les ont croisés à Paris à l'occasion de nombreux actes. C'est d'une fraternité d'armes qu'il s'agit, et ça change tout. L'Essonne d'Érika, déjà de mèche avec le Val d'Oise de Laëtitia et la Seine-et-Marne de Drouet, rayonne de facto jusqu'ici. Nous repartons d'Orléans gonflés à bloc. Deux heures à l'aller, presque autant au retour, ça fait en outre presque quatre heures d'histoires abracadabrantes et de dossiers chauds prodigués par Pascot dans la voiture. On en apprend de belles. Le redressement de ce pays ne sera pas un dîner de gala.

Le peuple d'Orléans ne nous a pas sorti de grandes théories, il nous a témoigné sa détresse. Mais il l'a fait avec tact et sagesse, sans jalousie, avec de la rancœur certes mais sans haine. J'ai repensé à cette analyse faite par Emmanuel Todd lors d'une récente conférence à Science-Po aux côtés de Marcel Gaucher. Il y lançait cette idée maîtresse qu'il développera plus tard dans un livre, selon laquelle, faute d'un système de promotion sociale adéquat, les intelligents s'accumulent en bas de l'échelle sociale tandis que les crétins se regroupent en haut. Je le laisse détailler les raisons implacables de ce phénomène qui pourrait à première vue sembler simpliste, mais c'est hélas un fait qu'on constate chaque jour un peu plus. Christopher Lasch avait déjà merveilleusement décrit le syndrome de « l'âne diplômé » dont j'ai largement fait mon beurre puisque j'ai vécu plusieurs années au milieu d'une étable, occupé à braire tout autant que les autres.

L'acte XXIX arrive, et l'on attend une petite affluence pour ce long week-end de l'ascension, comme une préfiguration de l'été qui s'approche. Ce vendredi inaugure la vague des jugements mettant en cause des policiers. 174 enquêtes sont ouvertes pour tous types de violence contre les Gilets jaunes. Un CRS coupable d'éborgnement lors des manifestations de la loi Travail quelques années plus tôt (déjà une loi « Macron ») doit aussi passer bientôt en correctionnelle. Les quelques procès qui en résulteront se solderont, à l'heure où ces lignes sont écrites, par des sanctions assez clémentes au regard des faits reprochés, le tout sous l'amicale pression de commissariats entiers qui viendront se masser devant les porches des juges aux heures des délibérations.

Mais cette virée à Orléans m'a donné envie de continuer à visiter la France en jaune, et ça tombe bien : je dois passer le week-end chez des amis toulousains, et ils m'ont fait une retape pas possible. Je sais déjà par les réseaux sociaux qu'un torrent de cailloux roule chaque samedi autour de la place du Capitole et je suis impatient de voir ça.

*La suite au prochain chapitre.*

Fabrice Grimal